

B. Michael Radburn

DE CENDRES ET D'OR

Une enquête du ranger Taylor Bridges

SEUIL
CADRE
NOIR

DE CENDRES ET D'OR

B. MICHAEL RADBURN

DE CENDRES ET D'OR

Une enquête du ranger Taylor Bridges

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)
PAR ISABELLE TROIN

ÉDITIONS DU SEUIL
57 rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

DU MÊME AUTEUR

L'Arbre aux fées
Seuil, 2019

ISBN : 978-2-02-146296-8

Première publication originale : Pantera Press, Australie, 2016.

© B. Michael Radburn, 2016.

© Éditions du Seuil, 2021, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour Macey & Erin
Parce que les chiens ne font pas des chats*

Extrait du journal de Jacob Muller

8 novembre 1874

Enfin un endroit où remiser mes cauchemars...

Tenir un journal m'apporte du réconfort. Coucher mes pensées par écrit est un parfait moyen de me sortir ces troubles de la tête, en les déposant sur une page blanche sans porter de jugement.

Je regarde par la fenêtre. À travers les branches rabougries du pommier que j'ai planté voilà si longtemps, je contemple le paysage comme pour la première fois : les chaumières aux jardins fanés, la charpente robuste du portique de la mine, la roue à aubes immobile et les goulottes qui ont viré au gris spectral après une saison de sécheresse. Je distingue la frontière si mince entre le paradis et l'enfer. Sommes-nous en train de construire ou de détruire quelque chose ici ? Puis j'entends les premières gouttes de pluie frapper les feuilles du pommier, et un élan de gratitude me fait fermer les yeux.

Pic de Jacob, Parc national
de la rivière Mitchell, État de Victoria

Quand l'étincelle de vie s'éteignait dans leurs yeux aux pupilles dilatées, noires comme de l'encre, et à la surface aussi sèche que du marbre, il savait qu'elles étaient mortes. Pourtant, il avait l'impression irrationnelle qu'elles pouvaient toujours le voir, qu'elles le regardaient creuser leur tombe et qu'elles le jugeaient. Aussi leur fermait-il les paupières et leur tournait-il la tête de l'autre côté.

La journée était toujours brûlante ; un goût de poussière se déposait sur sa langue et l'odeur des eucalyptus flottait dans l'air. Novembre était le mois où la nature basculait de la douceur printanière vers la canicule estivale. Un banc de nuages noirs était apparu au-dessus des montagnes vers midi, mais il traversait le ciel en ne laissant que des éclairs secs derrière lui. *Le tonnerre gronde et la foudre rampe*, disait toujours sa mère. Parfois, il sentait un orage approcher à des kilomètres ; l'odeur âcre de l'ozone hérissait les poils sur ses bras. Mais aujourd'hui, ses espoirs seraient déçus. Il poussa un soupir. Sa vie entière tournait autour de la pluie.

Une fois le soleil disparu derrière la crête et le fond du canyon plongé dans l'ombre, la température avait chuté rapidement. Il sentait la tension s'évaporer de son corps sous la voûte des gommiers blancs et des virgiliers à bois jaune, au tronc drapé

de mousse et de fougères. Le sol sablonneux disparaissait sous un tapis de plantes rampantes qui migraient depuis les chutes de pierres contre les falaises. Cette vallée perdue était le paradis des chevreuils et des wallabies des rochers. Il inspira la bonne odeur de la végétation en train de rafraîchir. Loin de la ferme où il avait vécu chacune de ses vingt-cinq années, il trouvait ici réconfort et pardon. Ce lieu isolé était le sanctuaire qui abritait la plupart de ses secrets.

– Au nom du Père, chuchota-t-il en guise d’hommage.

Réalisant qu’il manquait quelque chose, il fronça les sourcils.

– Au nom du bien commun, ajouta-t-il, distrait, en scrutant les frondaisons.

Où sont les oiseaux ?

Il n’y avait pas d’autre bruit que le murmure de la brise. Malgré l’ombre, ses yeux restaient sensibles à la lumière après l’obscurité des grottes. Il les ferma, se massa doucement l’arête du nez et les rouvrit avec un frémissement de douleur. Baissant la tête vers la fille, il tenta de se souvenir de la vie qui palpait autrefois dans son corps blême. Et lorsqu’une image se forma dans sa mémoire, il éprouva de la tristesse, sentit un lien se former entre lui et la coquille désormais vide qui gisait à ses pieds. Il la connaissait mieux dans la mort, semblait avoir plus de choses en commun avec elle que lorsqu’elle était vivante.

En se débattant, elle avait sali et déchiré son jean. Son T-shirt était remonté sous ses aisselles. Le coton rose pâle, orné d’une rose brodée sur l’épaule, était maculé du sang de sa blessure au couteau dans la poitrine. Il se pencha afin de le lui enlever, luttant contre ses muscles déjà raidis pour l’arracher à ses bras.

Ses vieux remords revenaient insidieusement à la charge, s’enroulant autour de ses entrailles telles des lianes autour d’un arbre. Il les repoussa en récitant son passage préféré : *Entre les mains d’un juste, le mal devient l’instrument du bien commun.*

Les mots étaient gravés dans son esprit ; leur pouvoir dissipait ses regrets après que chaque fille l'avait quitté.

Ce qui l'avait d'abord attiré chez la dernière, c'était ses cheveux d'un noir de jais, qu'elle attachait en une longue queue-de-cheval et qui glissaient entre ses doigts comme de la soie. C'était une voyageuse de son âge, mais elle ne ressemblait pas aux autres. Les autres le regardaient comme s'il était invisible. Il avait l'habitude, et cela lui facilitait la tâche. Celle-ci lui avait souri, et elle lui avait dit bonjour avec un accent français intrigant.

Et merde ! De nouveau, des larmes lui piquèrent les yeux. Il les essuya avec le bandana rouge délavé qu'il portait autour du cou, puis se dirigea vers sa planque à outils, près de la piste du gibier. *Tu dois être fort*, se rappela-t-il en écartant les branches d'acacia sous lesquelles il cachait une pelle et une pioche enveloppées d'un sac poubelle. *Au nom du bien commun.*

Il se tamponna encore les yeux et prit une grande inspiration tandis que ses doigts caressaient l'inscription familière *Bendigo Tool Cie* gravée dans la lame de la pelle.

Décidément, quelque chose clochait. Il leva le visage dans la brise et tendit l'oreille en scrutant les bois. Rien. Il planta la pelle dans le sol et retourna la première motte. La terre sablonneuse mêlée de feuilles mortes céda facilement, et sa riche odeur lui emplit les narines. Très vite, il prit le rythme et se mit à creuser de plus en plus profond – concentré sur sa tâche, ignorant l'appréhension qui lui rongait le ventre.

Soudain, toutes ses perceptions s'enflammèrent. Des pierres dégringolèrent le long de la falaise, et des voix s'élevèrent au-dessus des frondaisons. Il lâcha sa pelle et bondit à couvert derrière un arbre. Entre les branches, il scruta le Pic de Jacob dont le sommet nu marquait le point le plus élevé du canyon. Il repéra l'origine des voix et se focalisa sur deux silhouettes qui descendaient en rappel dans le ravin.

Non !

Que faisaient-ils là ?

Non ! Non ! Non !

C'était *son* refuge. Un lieu sacré. Personne d'autre que lui n'y avait mis les pieds depuis que... Il pensa au Père, et à l'âge des parois rocheuses qui l'entouraient. Puis il baissa les yeux vers la fille à ses pieds, la terre retournée, la pelle et les empreintes, la tombe inachevée. Tout trahissait sa présence.

Les voix – l'une masculine, l'autre féminine – se firent plus fortes comme les silhouettes descendaient en provoquant une petite chute de cailloux. Il devait filer, regagner le sanctuaire de l'obscurité. Alors qu'il détalait maladroitement vers l'éboulis derrière lequel se dissimulaient les grottes, il huma quelque chose de nouveau dans l'air et se figea. Une odeur de fumée, au loin. Il se souvint de la foudre qui avait frappé en début d'après-midi et comprit pourquoi les oiseaux s'étaient envolés.

Un incendie !

C'était un moment à marquer d'une pierre blanche. Des années de recherches, de fausses pistes, d'impasses : l'éternelle plainte des chasseurs de trésor. Aroha Ross et Dylan Franklin avaient franchi le point de leur carte où le lit asséché de la rivière descendait dans le canyon et longé le bord de la falaise nord-est jusqu'à ce qu'ils aperçoivent des ruines au pied du Pic de Jacob.

Dylan grogna de soulagement en se débarrassant de son sac à dos. Il le laissa s'écraser par terre et s'essuya le front de l'avant-bras. Aroha sourit.

– Tu te fais vieux, commenta-t-elle avant d'ôter le sien.

Malgré sa propre fatigue, elle s'accroupit et sortit une bouteille d'eau de la poche latérale. Elle la déboucha et but longuement avant de la passer à Dylan. Le goût de sa dernière barre protéinée s'attardait dans sa bouche. Elle se redressa ;

sa haute silhouette de grimpeuse intrépide se découpa au bord de la falaise. Elle avait le teint foncé de sa mère et les pommettes hautes typiques des îles – un héritage qu'elle s'était donné beaucoup de mal à dissimuler du temps de son adolescence.

Une crampe au mollet la fit frémir, mais c'était un bien faible prix à payer pour cette randonnée à travers les eucalyptus et les acacias noirs. Ils avaient parcouru trois kilomètres en direction du nord depuis qu'ils avaient laissé leur Subaru sur la piste coupe-feu. Aroha consulta sa montre et la position du soleil.

– La nuit va bientôt tomber. On descend ou pas ?

Le teint buriné par une vie passée au grand air, Dylan la dépassait de trois centimètres.

– Tu plaisantes ? lança-t-il, ses yeux verts brillant dans la lumière déclinante du jour. Je ne vais pas passer la nuit ici alors qu'on est si près.

Aroha le regarda resserrer le bandana bleu clair qu'il portait souvent par-dessus ses courts cheveux blonds. Quand leurs regards se croisèrent, elle sourit à l'homme qu'elle aimait et dont elle partageait l'excitation.

– Si cet or est bien là, je t'en ferai la plus grosse alliance qui ait jamais existé.

Elle agita son annulaire gauche nu.

– Des promesses, toujours des promesses.

La blague éculée de son compagnon la faisait de moins en moins rire. Franchement, elle se serait satisfaite d'une petite alliance, mais tout de suite.

Ils abandonnèrent leurs paquetages à l'écart du vide, de manière à pouvoir se déplacer plus facilement. Tout ce dont ils auraient besoin pour cette mission de reconnaissance pouvait tenir dans leur banane. Dylan nota les coordonnées de l'endroit dans leur GPS. Préparer leur attirail leur prit un gros quart d'heure, chacun d'eux vérifiant les coinçeurs de l'autre, ses

mousquetons, ses descendeurs et son baudrier avant de se positionner au bord de la falaise.

– Je t’aime, lança Dylan.

Toujours étonnée par le frisson qui la parcourait chaque fois qu’il lui disait ces mots, Aroha souffla un baiser et lui fit un clin d’œil.

– Tout pareil.

Et elle se laissa tomber dans le vide.

– Hé, on ne fait pas la course ! protesta Dylan en entamant sa descente.

La sécheresse avait flétri la végétation, leur fournissant une meilleure accroche sur le flanc de la falaise : leur corde pouvait se tendre en ligne droite, sans s’accrocher sur quoi que ce soit. Par-dessus son épaule gauche, Aroha scruta le lit de la rivière où de la mousse, des fougères et des plantes rampantes s’accrochaient obstinément aux berges de pierre noire. Cet endroit devait être sublime quand il y avait de l’eau. Elle se demanda combien de temps durerait la sécheresse, combien de temps ces plantes pourraient encore tenir.

Elle s’écartait de la paroi rocheuse à petits bonds réguliers, en se concentrant sur le sifflement de la corde à travers son descendeur. Soudain, elle freina, le regard braqué sur les ombres du canyon.

– Dylan ? appela-t-elle.

Son compagnon l’avait déjà dépassée. Il s’arrêta un mètre sous elle.

– Tout va bien ? demanda-t-il en suivant la direction de son regard.

– Mmmh, répondit-elle, le ventre papillonnant d’excitation. Qu’est-ce que tu penses de ça ?

Elle désigna une corniche encadrée par les moignons de deux poutres enfoncées dans le grès. Dylan se détendit dans son baudrier. Il haussa les épaules et sourit.

– Les vestiges d'un portique ? Un pont ? Le cadre d'une machine ? suggéra-t-il. Une construction humaine, en tout cas.

– S'il y a eu un pont ici un jour, il ne menait nulle part, fit remarquer Aroha au-dessus de lui. Et si c'est l'ancienne mine, tout marchait probablement à l'hydraulique. Il n'y a plus d'eau dans le canyon, mais il y en avait peut-être à l'époque où elle était encore exploitée.

Certaine d'avoir trouvé le bon endroit, elle en oubliait ses muscles endoloris.

– Donc, tu penses à la structure d'une roue à aubes ?

– C'était comme ça que les gens faisaient fonctionner leurs machines et nettoyaient l'or autrefois.

– Tu veux aller voir ? proposa Dylan.

Aroha réfléchit et consulta de nouveau sa montre.

– Non, décida-t-elle. On pourra toujours revenir plus tard. Finissons la descente pendant qu'il fait encore jour.

Elle poussa pour s'écarter de la paroi et utilisa son descendeur pour dépasser Dylan. Son compagnon resta deux longueurs derrière elle. La falaise était haute ; le soulagement se lut sur son visage quand ils traversèrent la voûte des arbres et atteignirent enfin le fond du canyon. Aroha détacha la corde de son baudrier et s'approcha de lui pour l'aider.

– Cet endroit est incroyable, non ? lança-t-elle avec un large sourire.

– Magnifique. Comme toi, répondit Dylan en la prenant dans ses bras pour l'embrasser. Tu veux baptiser le trésor ?

Elle le repoussa en gloussant, même si la perspective était tentante.

– Sois sage. On n'est pas encore certains de l'avoir trouvé.

Dylan détailla ses courbes du regard avec un sourire qu'elle connaissait bien.

– Je sais reconnaître une merveille quand je la vois, bébé.

– Les yeux sur l’objectif, répliqua Aroha avec une sévérité feinte.

– Justement.

Elle secoua la tête, sans toutefois réussir à dissimuler qu’elle était flattée.

– Tic-tac, rappela-t-elle en tapotant le cadran de sa montre. Il nous faudra une heure pour remonter, et le soleil se couchera dans deux. Séparons-nous pour prendre autant de photos que possible, et revenons demain pour des recherches plus fouillées.

– Chef, oui, chef, répondit Dylan avec un salut moqueur.

Aroha le laissa là pour se diriger vers la chute de pierres où elle espérait trouver les vestiges de la roue à aubes. Jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, elle vit Dylan enregistrer leurs coordonnées sur le GPS avant de descendre dans le lit asséché de la rivière.

Elle sortit son téléphone de sa banane. Pas de réseau, ce qui n’était guère étonnant dans un endroit aussi encaissé. De toute façon, ça n’avait aucune importance : elle n’avait pas encore l’intention d’annoncer leur découverte au reste du monde. Escaladant les gravats, elle photographia tout ce qui aurait pu faire partie de la roue ou de l’infrastructure minière. L’isolement du lieu lui donnait l’impression dérangeante d’être une intruse, mais elle se força à continuer.

Son attention fut attirée par des fissures verticales profondes au flanc de la falaise. Beaucoup d’entre elles étaient à moitié cachées par d’épais rideaux de plantes tombantes, et certaines approchaient des deux mètres de large à leur pied.

Tandis qu’Aroha se hissait de plus en plus haut, sa main droite saisit une protubérance irrégulière qui fit un accroc à son gant. Du métal rouillé – probablement l’axe de la roue.

– Génial, souffla-t-elle.

Elle prit quelques photos, le flash baignant la scène d'un éclat aveuglant. En scrutant les environs, elle repéra des planches de bois endommagées qui devaient être les aubes de la roue ou des morceaux de sa charpente.

Elle faisait défiler les images sur l'écran de son téléphone quand elle s'interrompit brusquement. Était-ce la brise légère qui la faisait frissonner, ou le détail qu'elle venait juste de remarquer ? Son sourire s'évanouit, et des plis soucieux barrèrent son front. Sur la pierre au-dessus de l'axe de la roue, une empreinte de botte se détachait dans du sable à peine assez humide pour ne pas s'effriter. Le flash avait dû l'accentuer.

Nous ne sommes pas seuls.

Cette pensée s'imposa à elle tandis qu'elle tournait la tête en tous sens pour scruter les crevasses et les anfractuosités obscures qui l'entouraient.

Il se répétait le mantra en boucle. *Entre les mains d'un juste, le mal devient l'instrument du bien commun.* Il aimait la voix de son esprit, grave et pleine d'une assurance autoritaire. Pourtant, elle ne parvenait pas à dissiper son anxiété grandissante. Il regarda ses mains qui tremblaient puis, la bouche sèche, agrippa le nœud du bandana autour de son cou.

Le cœur battant la chamade, il regarda la femme approcher en tentant de se fondre dans la paroi de son sanctuaire. *Ce n'est pas bon du tout.* Chaque fois que le flash du téléphone se déclenchait, une lance de douleur se fichait dans ses yeux sensibles, et il lui semblait que son cœur allait exploser. Si elle avait été seule, il aurait pu faire quelque chose, mais son compagnon rôdait aussi dans les parages.

Il serra les paupières, des larmes perlant au coin de ses yeux, et tenta de se représenter son ange. *J'ai besoin de toi !* l'appela-t-il en silence. Un bruissement lui fit rouvrir les yeux, mais ce n'était pas des ailes : juste le frottement des habits de

la femme contre le petit sac qu'elle portait autour de la taille et dans lequel elle rangeait son téléphone.

Prenant garde à ne pas faire de bruit, il tâtonna autour de l'étroite fissure jusqu'à ce que ses doigts se referment sur une grosse pierre. *Entre les mains d'un juste...* Puis il vit le regard de la femme. *Elle sait.* Il connaissait bien l'expression inquiète qui se peignait sur leur visage quand elles réalisaient que quelque chose clochait. Les doigts crispés sur la pierre, il attendit qu'elle continue à grimper et arrive à sa portée. Au lieu de ça, elle battit en retraite en appelant son compagnon. Si elle avait fait un seul pas de plus... si elle l'avait aperçu...

Il laissa retomber la pierre.

– Dylan ?

Aroha descendit vers la rivière en jetant des coups d'œil par-dessus son épaule jusqu'à ce que les arbres dissimulent l'éboulis. Sa peau la picotait. Ce n'était qu'une empreinte, mais quelque chose dans cet endroit la mettait mal à l'aise – les fissures dans la roche, l'impression que quelqu'un l'observait. Si le canyon était si inaccessible qu'ils le pensaient, comment cette empreinte était-elle arrivée là ?

– Dylan ? répéta-t-elle.

Puis elle entendit une branche craquer au milieu des feuilles mortes et se figea. Quelqu'un marchait dans les bois épais de l'autre côté de la rivière, se dirigeant vers elle. *Et si ce n'était pas Dylan ?* Elle se raidit sans oser appeler une nouvelle fois comme les pas se rapprochaient.

Un chevreuil émergea de la lisière des arbres, à un mètre d'elle, et huma l'air avant de détalier dans le sous-bois sur sa gauche. Le soulagement qui la submergea fut de courte durée. Dans le sillage de l'animal, quelque chose d'autre fonçait vers elle à travers les branches basses.

– Dylan ? lança-t-elle d'une voix hésitante.

Il traversa le lit asséché de la rivière en courant et s'écroula à ses pieds, le visage blême. Alors, elle comprit qu'il n'avait pas tant foncé vers elle que fut quelque chose.

– Que se passe-t-il ?

Elle ne l'avait jamais vu dans cet état, et cela l'effraya. Elle s'accroupit près de lui et leva la tête, s'attendant à voir son poursuivant jaillir du couvert des arbres. Malgré toutes leurs recherches, malgré la joie de leur découverte, elle ne voulait plus qu'une chose : ficher le camp de cet endroit.

Dylan fouilla maladroitement dans sa banane.

– Là, haleta-t-il en brandissant son téléphone. Regarde !

Il tapa sur l'écran.

La photo était parfaitement nette, pas floue comme si on l'avait prise à la hâte. Le sang d'Aroha se glaça dans ses veines. C'était une fille avec une plaie sanglante à la poitrine – assez vilaine pour qu'on comprenne qu'elle était morte. Sa peau était d'une pâleur spectrale, et elle avait des ecchymoses sombres autour des poignets. Mais sa chair n'avait pas commencé à se décomposer. Aroha avait vu suffisamment d'épisodes des *Experts* pour reconnaître un cadavre encore frais. Cet endroit... L'empreinte de botte... Il n'y avait qu'une seule chose à faire.

Se tirer !

Elle aida Dylan à se relever.

– Viens, foutons le camp d'ici.

– Inutile de me le dire deux fois. Mais on devrait prévenir la police, fit-il remarquer.

Elle s'élança vers leurs cordes.

– Il n'y a pas de réseau.

Dylan jeta un coup d'œil à son téléphone pour vérifier, puis le fourra dans sa banane et suivit sa compagne. Le cœur battant la chamade, Aroha promenait un regard nerveux à la ronde tandis qu'ils fixaient précipitamment les cordes suspendues à leur baudrier. De ses doigts tremblants, Dylan confectionna

un nœud de Bachmann pour leur éviter une chute mortelle s'ils lâchaient prise durant la remontée.

– On grimpe le plus vite possible, dit-elle. On se rejoint en haut.

Dylan resta un ou deux pas derrière elle. Plus ils s'élevaient dans la lumière mourante du jour, plus Aroha se sentait rassurée. Une fois cinquante mètres au-dessus de la cime des arbres, elle s'accrocha à la paroi pour se reposer dans son baudrier jusqu'à ce que Dylan la rattrape.

Ce fut alors qu'elle sentit la fumée. Il y avait un feu quelque part dans les parages.

Il ne manquait plus que ça.

Tandis qu'elle regardait Dylan se rapprocher, un mouvement attira son attention en contrebas. Quelque chose se déplaçait entre les arbres, trop vite pour qu'elle puisse le distinguer à travers les frondaisons. Elle voulait tellement que ce ne soit qu'un chevreuil ! Ses yeux s'écarquillèrent. Non. Comme elle le soupçonnait depuis le début, c'était un homme.

- Dylan ? lança-t-elle aussi calmement que possible.
- Ouais ? répondit-il en la rejoignant, le souffle court.
- Grimpe !

L'instrument du bien commun, se répétait-il. Rien de tel ne s'était jamais produit auparavant. Une seule autre personne connaissait cet endroit, son sanctuaire... jusqu'à maintenant. *Vont-ils revenir ? Et amener d'autres gens ?*

Il se précipita vers le corps. *Cette fois, tu as vraiment merdé.*

Il atteignit la piste du gibier et traversa le lit asséché de la rivière en surveillant l'ascension des intrus. *Domage que je n'aie pas de flingue, j'aurais pu les abattre à distance.* Mais non : ce n'était pas ainsi qu'il procédait. Une nausée brûlante le saisit à l'estomac.

En atteignant le corps, il regarda autour de lui, et malgré la lumière déclinante, il distingua sans problème les empreintes plus grandes que les siennes autour de la fille. *Ils l'ont trouvée !*

– Et merde, jura-t-il sans se soucier qu'ils l'entendent. Merde, merde, merde !

En toute hâte, il reboucha la tombe qu'il avait commencé à creuser et effaça les empreintes. Puis il saisit la fille par les chevilles, la traîna vers le cœur des bois et la dissimula derrière un arbre abattu. *Au cas où ils reviendraient.*

Il savait qu'il devait faire vite : bien qu'encore légère, la fumée commençait à envahir le canyon. Il avait déjà été témoin de feux de brousse. Dans cette région, ils se propageaient à toute allure, précédés par leur souffle brûlant comme celui d'un dragon.

Aroha atteignit le sommet de la falaise avant Dylan, les muscles et les poumons irrités par la fumée. Elle roula sur le dos. Au-dessus d'elle, un linceul gris dissimulait les étoiles. L'ascension avait été un effort herculéen, qu'elle ne tarderait pas à payer.

Se forçant à déplier ses doigts crispés, elle détacha la corde de son baudrier et rampa jusqu'au bord. La corde de Dylan bougeait chaque fois que ses bras tiraient dessus. Aroha la maintint en place pendant qu'il grimpa les deux derniers mètres.

Elle scruta le canyon en contrebas, se demandant si l'homme allait tenter de les suivre. Elle avait beau savoir que l'ascension était pratiquement impossible sans le matériel adéquat, elle ne pouvait se défaire d'une appréhension tenace.

Dylan se verrouilla, se hissa par-dessus le bord et se laissa tomber sur le dos, la tête posée sur les genoux d'Aroha. Ils s'accordèrent quelques instants pour reprendre leur souffle.

– On ne peut pas rester là, finit-elle par dire en désignant le rougeoiement au-delà de la ligne de crête.

La fureur de l'incendie alimentait sa terreur tandis que des images de l'homme continuaient à défiler dans son esprit.

Dylan s'assit avec un grognement.

– Il faut retourner à la Subaru, dit-il en lui prenant le bras. On peut le faire.

Jamais Aroha n'avait autant eu envie de pleurer. Elle sortit sa lampe frontale de son paquetage. Dylan avait déjà mis la sienne, et elle ne voulait pas les ralentir. Il hissa son sac sur son dos et l'aida à se mettre debout.

– Par ici, haleta-t-il en réglant le GPS pour qu'il les ramène à leur point de départ.

Aroha hésita en regardant les cordes toujours suspendues.

– Viens, la pressa Dylan.

– Une minute, répliqua-t-elle en s'approchant de l'ancrage pour détacher les cordes, qu'elle regarda glisser et tomber dans le vide.

Elle savait qu'il était peu probable que l'homme du canyon sache faire de l'escalade, mais elle préférait être certaine qu'il ne pourrait pas les suivre.

– Aroha, il faut y aller !

Elle suivit Dylan. La lumière de leurs lampes transperçait la fumée en balayant le sol devant eux tandis qu'ils titubaient à travers la brousse. Ils venaient juste de franchir la lisière des arbres lorsqu'un mur de flammes jaillit de la crête située au nord. Une brusque chaleur picota le dos d'Aroha.

– La voiture est encore loin ? cria-t-elle.

Dylan jeta un coup d'œil au GPS.

– Trois kilomètres. Environ quarante minutes dans le noir.

La fumée changeait la forêt en un labyrinthe dans lequel ils se déplaçaient en aveugles, poussés en avant par la chaleur. À chacun de leurs pas, des arbres spectraux se découpaient

dans la brume grise ; des branches fouettaient leur peau nue et déchiraient leurs vêtements. Aroha avait contemplé des terres dévastées par un feu de brousse, mais ne s'était jamais trouvée prise dans l'un d'eux. Le verdict était implacable : quiconque pénétrait sciemment dans une forêt en proie à un incendie méritait de mourir au nom de la sélection naturelle.

Devant elle, Dylan s'arrêta brusquement. Il se plia en deux et se mit à tousser, les mains posées sur les genoux. La chaleur faisait larmoyer Aroha tandis qu'une pluie de braises s'abattait sur eux telles des lanternes minuscules qui lui mordirent les épaules. Elle aurait voulu crier ou continuer à courir, mais chacune de ses inspirations lui râpait la gorge et les poumons comme du papier de verre. Elle vit Dylan secouer la tête et tapoter l'écran du GPS.

– La voiture devrait être ici, lâcha-t-il.

Une rafale poussa vers eux un mur d'air brûlant. Malgré ses yeux qui la piquaient, Aroha scruta les alentours. Elle distingua une forme sombre à travers la fumée. *La Subaru ?* songea-t-elle en reprenant espoir. Puis son cœur se serra. Ce n'était qu'un buisson flétri. Elle passa un bras autour des épaules de Dylan et enfouit son visage dans son cou.

Alors, c'est la fin ? se demanda-t-elle, submergée par l'émotion. *On va mourir là ?* Même suffocante, aveuglée et à bout de forces, elle avait du mal à y croire. La cime d'un arbre voisin s'embrasa, projetant une lueur rouge autour d'eux. Aroha ferma les yeux. Elle ne savait plus si c'était la peur ou la fumée qui la faisait pleurer.

– Aroha, appela Dylan d'une voix douce. Regarde.

Elle leva la tête en essayant ses joues barbouillées. Là, derrière un rideau d'arbres, se dessinait la silhouette de leur voiture garée au bout de la piste d'accès. Cette image lui fit l'effet d'une douche fraîche. Submergée par l'espoir, elle eut bizarrement envie de se mettre à rire.

Dylan la prit par la main, et ils titubèrent ensemble vers la Subaru. Aroha sortit les clés de son sac et les lança à son compagnon par-dessus le toit. Il ouvrit le coffre et jeta leurs affaires à l'intérieur.

– Monte, cria-t-il.

Il faisait chaud dans l'habitacle, mais au moins l'air était respirable. Le moteur démarra en crachotant, la lumière des phares ricochant sur la fumée. *Merci, mon Dieu*, songea Aroha. Pour un peu, elle aurait tapoté affectueusement le tableau de bord.

Dylan s'engagea prudemment sur le chemin, les mains tremblantes et les jointures blanches d'agripper le volant trop fort. À l'exception de quelques ornières à la jonction avec la route principale, la piste d'accès était bien entretenue, se souvint Aroha avec reconnaissance. D'un autre côté, il faisait jour quand ils étaient arrivés.

Dylan lui posa une main rassurante sur le genou.

– Je pense qu'on peut sortir de là et prendre de l'avance sur le feu.

Dès que la piste forma une ligne droite devant eux, il boucla sa ceinture de sécurité pour éteindre le voyant qui clignotait sur le tableau de bord.

– Toi aussi, attache-toi, dit-il à Aroha.

Il accéléra en gardant un œil sur le rougeoiement à travers les arbres du côté gauche. Aroha s'accrocha à la poignée de porte en fixant l'incendie. Celui-ci gagnait du terrain ; de petits feux allumés par les braises volantes jaillissaient brusquement des deux côtés de la piste. De la fumée commença à s'introduire par le système de ventilation. Aroha se recroquevilla dans son siège. Elle détestait la façon dont le danger se faufilait jusque dans l'habitacle.

Dylan activa le mode recyclage d'air. Au même moment, la route s'infléchit vers la droite – un changement de direction qui

les éloigna du brasier. Aroha poussa un soupir de soulagement. *Pas cette fois*, songea-t-elle en regardant le feu diminuer et en résistant à l'envie de lui faire un doigt d'honneur.

Puis la route repartit vers la gauche.

– Oh non, souffla Dylan.

La piste décrivait une large courbe qui les conduisait droit vers le cœur des flammes. Aroha se sentit comme une souris avec laquelle un chat jouait avant de lui porter le coup de grâce. La Subaru dérapa dans la poussière et s'arrêta. Aroha gémit et serra la main de Dylan. Les ondulations de la fumée dissimulaient le feu, mais la lumière intense de celui-ci traversait le brouillard, et son rugissement grandissait à chaque seconde tandis que braises et cendres s'abattaient en grésillant sur la peinture du capot.

– J'ai peur.

Les mots avaient un goût amer sur sa langue. Dylan grimaça. Depuis qu'ils étaient ensemble, jamais le courage ne lui avait fait défaut quelles que soient les circonstances.

– Désolée, chuchota-t-elle.

Il porta sa main à ses lèvres et lui embrassa tendrement les phalanges avant de planter son regard dans le sien.

– Peur ? Toi ? (Il secoua la tête.) Ne me fais pas rire.

– Je crois qu'on ne va pas s'en sortir, dit-elle d'une voix tremblante.

Dylan lui pressa la main.

– Tu me fais confiance, bébé ?

Elle pensa à toutes les ascensions effectuées ensemble.

– Tu sais bien que oui.

Il regarda par-dessus son épaule avant de reporter son attention sur le feu devant eux.

– Inutile de faire demi-tour : on ne parviendra pas à le distancer.

Aroha opina.

– Mais quelque part derrière ce mur de flammes, il y a de la terre calcinée. Et le bois ne brûle jamais deux fois.

Elle comprit soudain.

– Tu veux foncer au travers ?

Elle fixa le cœur de l'incendie en se demandant sur quelle distance il faisait rage.

– Je ne veux pas attendre la mort ici.

– D'accord, acquiesça-t-elle en réalisant qu'ils n'avaient pas le choix.

Elle s'accrocha au tableau de bord pendant que Dylan agrippait le volant à deux mains. Dès qu'une rafale écarta la fumée devant eux, il accéléra progressivement pour maintenir sa traction sur le sol. La Subaru prit de la vitesse sans qu'il ne dévie de sa trajectoire. À l'approche du mur de flammes, Aroha lui tendit la main. Il la saisit au dernier moment et entrelaça ses doigts avec les siens alors que la chaleur les englobait.

Un étrange silence régnait au centre de la tempête, comme si l'énergie du feu s'était dévorée elle-même. Aroha huma une odeur de caoutchouc brûlé et sentit les battements affolés de son cœur contre sa cage thoracique. Le joint du pare-brise commença à fondre : l'air de l'habitacle devint épais et douloureux à respirer. Le temps ralentit jusqu'à se traîner comme un escargot, sans autre bruit que le crissement des cailloux sous les roues.

La traversée des flammes parut durer une éternité. Mais Dylan ne lâcha pas la main d'Aroha, et ce simple contact la reconfortait. Puis le rugissement du feu s'abattit sur eux comme ils jaillissaient dans un paysage apocalyptique. Le moteur émit un grondement de protestation quand la Subaru quitta la piste, décolla un instant et retomba dans une clairière fumante. Les pneus explosèrent sous l'impact ; le véhicule rebondit et s'immobilisa contre une souche calcinée. Au déclenchement des airbags, le pare-brise noirci et tordu se fissura.

Lorsque le moteur toussota et s'éteignit, Aroha put entendre le feu battre en retraite. Elle lutta pour ravalier ses larmes tandis que le goût acide de la peur refluit. Les airbags commencèrent à se dégonfler ; elle repoussa le sien. *Le bois ne brûle jamais deux fois.*

– Sortons de là, dit Dylan en se dégageant lui aussi.

Aroha et lui se dévisagèrent sans un mot. Leurs yeux parlaient pour eux. *Nous sommes vivants.*

La jeune femme ne parvint pas à ouvrir sa portière, et les poils de ses bras se hérissèrent l'espace d'un instant de panique. Elle avait besoin de respirer de l'air pur, de laisser la brise lui caresser le visage. L'impact avait dû déformer le métal ramolli par la chaleur. Dylan dut donner un coup de pied dans la portière conducteur, et il aida sa compagne à sortir de son côté avant de retourner prendre leurs sacs à dos dans le coffre. Aroha s'écarta de l'épave en prenant garde à ne pas toucher la carrosserie brûlante et en savourant chacun de ses pas dans les cendres qui recouvraient le sol.

– Bizarre. Il fait froid maintenant, et il y a tellement moins de fumée, lâcha-t-elle en serrant son sac contre sa poitrine.

– Je crois que l'incendie aspire l'air frais dans son sillage, ce qui alimente le mur de chaleur que nous avons senti de l'autre côté, expliqua Dylan.

Aroha haussa les épaules, soudain furieuse contre la terreur qu'elle avait éprouvée en fuyant devant les flammes. Tout ça était la faute de l'homme dans le canyon. Elle se ressaisit. La colère était aussi improductive que la peur. Tout en hissant son sac sur son dos, elle détailla l'épave de la voiture.

– Notre belle Subaru, se lamenta-t-elle.

– Elle vient de nous sauver la vie, bébé, répliqua Dylan en fouillant dans sa banane.

Il en sortit son téléphone et sourit pour la première fois depuis qu'il avait rejoint Aroha au fond du canyon.

– On a du réseau.

Taylor Bridges fourra la bouteille de riesling sous son bras pour mieux fouiller dans ses poches. L'enseigne au néon du Liquor Barn's éclairait le parking, projetant son reflet dans la vitre du Land Rover de Parcs & Nature. Il frota les sillons qui se creusaient de part et d'autre de sa bouche. Les mèches grises dans ses cheveux bruns attestaient que les dernières années avaient été difficiles. Taylor n'avait jamais repris le poids perdu en Tasmanie cinq ans plus tôt¹.

Il attrapa ses clés, déverrouilla la portière et se pencha en avant pour déposer la bouteille sur le siège passager. Puis il s'installa derrière le volant. La radio s'alluma en grésillant comme le moteur démarrait. L'heure pile venait juste de passer, et le présentateur donnait les dernières nouvelles de l'incendie. Taylor sortit du parking et prit la direction de son domicile de Cheyenne Bridge, à l'est. Devant lui, la lueur des flammes derrière la ligne de crête formait comme une déchirure orangée dans le ciel nocturne. D'après les nouvelles, l'incendie progressait toujours, mais il s'éloignait de la ville.

Le voyant de son émetteur-récepteur s'alluma avec un sifflement d'électricité statique, puis une voix familière lança :

– Ici Mitchell Quatre. Tu es là, Taylor ?

1. Voir *L'Arbre aux fées*, du même auteur. (N.d.É.)

- Il saisit le combiné et activa le micro.
- Je suis là, chef. À vous.
 - Tu sais que je déteste que tu m'appelles comme ça et que tu me vouvoies. Term... Je veux dire : à toi. Et merde. Je déteste ce jargon de radio.
 - Et comment veux-tu que j'appelle le nouveau superviseur du district ? À toi.
 - Pourquoi pas Brian, comme au bon vieux temps ? Taylor sourit.
 - Pas de problème, Brian. Quoi de neuf ?
 - L'incendie du Parc national près de la rivière Mitchell. Je voulais t'attraper avant que tu rentres chez toi. L'antenne-relais est endommagée et les portables captent très mal. On vient juste de recevoir un rapport du QG régional du Département des Feux de Forêt. Ils ont arrêté le feu au niveau de la rivière avant que le vent ne tourne, mais il progresse maintenant le long de la piste est-ouest où ils ont mis en place un coupe-feu. Ils pensent pouvoir le contenir, mais notre équipe anti-incendie doit rester en alerte jusqu'à ce que ce soit terminé. Et notre équipe anti-incendie, c'est toi et moi.
 - Ça se présente bien, dit Taylor en jetant un coup d'œil à la bouteille de riesling. Je viens d'acheter un petit blanc bien frais, et j'espère passer une bonne soirée avec Maggie. Croisons les doigts pour que les gars du DFF aient raison.
 - Encore une chose, dit Brian sur un ton hésitant.
 - Oui ?
 - Aroha vit à Eldritch Falls avec son copain. Je n'arrive à les joindre ni l'un ni l'autre depuis plusieurs heures. Tu pourrais vérifier que tout va bien ?
- Aroha était la fille de Brian, et les deux familles se fréquentaient beaucoup quand elle était enfant. Mais tous les enfants finissent par grandir et partir de chez leurs parents. Aroha ne faisait pas exception à la règle. Brian avait été là pour Taylor

quand il avait perdu sa propre fille, Claire, cinq ans plus tôt. Il l'avait soutenu pendant son deuil, sa séparation d'avec Maggie et le cauchemar qu'il avait vécu en Tasmanie. Taylor avait une dette envers lui. Il donna un coup de volant brusque pour éviter une ornière, et son épaulement le lança comme en écho à ses souvenirs douloureux.

– Je ne l'ai pas vue depuis qu'elle a déménagé. Tu veux que je fasse un saut chez elle ?

– Elle habite en aval de l'incendie, donc j'imagine que tout va bien pour elle. Mais si tu pouvais jeter un coup d'œil discrètement... Elle m'en voudrait si elle pensait que je l'espionne.

– Pas de problème, chef. Envoie-moi son adresse par texto et j'irai voir.

– Merci, mon pote. À t... Je veux dire, terminé !

Taylor raccrocha le combiné et sourit. Brian était le supérieur le plus réticent qu'il avait jamais eu, mais il connaissait son boulot et savait gérer la hiérarchie. Sa voix évoquerait toujours des souvenirs de l'île à Taylor. C'était comme un accord tacite entre eux. Après la mort de Claire, il était brisé, et Brian aurait très bien pu le virer. Mais il ne l'avait pas fait. Au lieu de ça, il avait tiré des ficelles pour qu'il soit muté en Tasmanie, tout en lui gardant son poste au chaud sur le continent. La gratitude submergea Taylor. Il ne s'imaginait travailler pour personne d'autre.

Il éteignit la radio en sortant de la ville. Comme la distance entre les lampadaires grandissait, il put bientôt distinguer l'incendie dans le noir, sur les hauteurs des collines. De temps à autre, une langue de flammes se déroulait vers le ciel telle la lanière d'un fouet.

Taylor se gara dans l'allée de sa maison, et le poids de sa longue journée s'évanouit de ses épaules. Un papillon de nuit solitaire voletait à l'intérieur de la lanterne suspendue sous le porche, dont la lumière projetait son ombre dansante sur le mur

de bardeaux. Taylor saisit la bouteille de vin et descendit du Land Rover. Alors qu'il se dirigeait vers la porte, il fut accueilli par le parfum reconnaissable entre tous du minestrone de Maggie.

Il laissa la moustiquaire claquer derrière lui pour qu'elle sache qu'il était rentré.

– C'est toi, chéri ? appela sa femme depuis la cuisine.

– Ouais, répondit Taylor en traversant la maison.

La porte de la première pièce était entrebâillée, et la lumière de la veilleuse à l'intérieur l'attirait tel le papillon dans la lanterne. Il se pencha et posa la bouteille sur le tapis du couloir tandis qu'un frisson de chagrin lui picotait la peau. C'était la chambre de Claire autrefois, mais Claire était morte dans les montagnes enneigées. Sa souffrance aiguë s'était muée en une douleur sourde qui s'estompait un peu plus chaque année mais ne disparaîtrait jamais complètement. *Quand on vous arrache un enfant, rien ne peut combler le vide qu'il laisse dans votre âme. Pas même la naissance d'un autre enfant.*

– Je suis dans la cuisine, appela Maggie.

Sa voix arracha Taylor à ses ruminations. Il cligna des yeux et tenta de ravalier sa tristesse.

– J'arrive, murmura-t-il.

Chaque fois qu'il ouvrait la porte de cette chambre, la douleur revenait à la charge. Si seulement il avait suffi de la fermer pour qu'elle s'évanouisse...

Taylor s'approcha du petit lit, s'assit sur le bord et toucha l'oreiller sur lequel sa tête avait reposé autrefois.

– Papa ?

Deux petites mains rabattirent les couvertures, révélant les mêmes prunelles brun foncé que celles de Claire. Encore endormie, la fillette cligna des yeux. Taylor prit une inspiration sifflante et rougit d'embarras. Ce n'était pas Claire, mais Erin, les paupières lourdes de sommeil et le regard embrumé par les songes. Il lui sourit.

– Chut, souffla-t-il. Rendors-toi, ma puce.

La fillette roula sur le côté avec un soupir, tournant son visage de poupée vers le mur. Taylor caressa ses cheveux blond miel comme ceux de sa mère. Quatre ans à peine, et déjà si jolie... Un don du ciel. Une récompense, peut-être. L'amour qu'il avait pour elle ne comblerait jamais le vide laissé par Claire, mais il n'était pas destiné à ça.

Taylor sortit à reculons et fixa la porte sans savoir si les larmes qui lui piquaient les yeux étaient des larmes de chagrin pour Claire ou de joie pour Erin.

– Tu as pris du vin, chéri ? appela Maggie.

Il ramassa la bouteille et longea le couloir jusqu'à la cuisine. Maggie servait déjà la soupe fumante dans des bols.

– J'ai fait du pain au levain, dit-elle.

La miche ronde et joufflue trônait au centre de la table.

– Ça a l'air délicieux, commenta Taylor.

Il posa la bouteille de riesling sur le buffet et la déboucha.

– On va le laisser respirer une minute, dit-il en glissant ses bras autour de la taille de Maggie.

Celle-ci lâcha sa louche et ouvrit la bouche pour parler, mais il l'embrassa. Elle se laissa aller contre lui, et ils échangèrent un long baiser réconfortant, parfumé aux épices avec lesquelles elle avait cuisiné.

– Tout doux, dit-elle en s'écartant de lui. Et moi, je n'ai pas le droit de respirer une minute ?

– Tu m'as manqué, avoua Taylor tandis qu'elle s'échappait. Elle eut un large sourire.

– Après le repas, je te laisserai peut-être me montrer à quel point. Pour le moment, sers le vin.

Il remplit les verres en observant le reflet de Maggie dans la vitre pendant qu'elle coupait le pain derrière lui.

– Je crois plutôt qu'on va finir la bouteille et s'endormir sur le canapé avant vingt et une heures, comme d'habitude.

sévère, Alison pour sa diplomatie, Martin pour ses prouesses musicales. J'ai vraiment beaucoup de chance de les considérer comme mes amis. Merci aussi à mon attachée de presse, Susan Hando, qui trouve toujours des moyens originaux de faire ma promotion (qui d'autre aurait marié une discussion littéraire et un concert de banjo ?). Et à Katy McEwen, la gestionnaire des droits de Pantera, qui cherche constamment de nouvelles opportunités.

Les corrections sont toujours un moment difficile pour un écrivain, surtout quand il est aussi brut que moi, mais j'ai la chance que de vrais professionnels veillent sur ma carrière. Dans le cas de *De cendres et d'or*, ce sont Glenda Downing et Lucy Bell qui m'ont guidé en douceur sur ce chemin souvent accidenté. Le livre que vous tenez entre vos mains atteste de leurs compétences.

Les écrivains ont souvent les yeux plus gros que le ventre. Cette fois, le gros morceau auquel je me suis attaqué, c'étaient les procédures policières. J'ai la chance de bénéficier des conseils de l'inspecteur en retraite Kerry Rogerson (auteur de thrillers et grand procrastinateur comme moi), qui est toujours là pour répondre à mes questions idiotes.

L'édition originale de *De cendres et d'or* est particulièrement chère à mon cœur parce que sa couverture est l'œuvre de ma talentueuse fille – j'adore ton travail, Macy. Merci également à ma cadette Erin (dite « Spooky ») pour ses retours et ses critiques constructives sur tout ce que j'écris. Et bien entendu, à ma femme Mel, ma muse, toujours là au bout du chemin pour me souhaiter la bienvenue à la maison.